

LE SANG
DE LA VENGEANCE



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© BLH éditions - 2020
7 rue Clément Ader
56880 Ploëren
www.blh-editions.com

BRUNO L'HER

LE SANG
DE LA VENGEANCE



PROLOGUE

Il est des temps reculés où la vengeance avait raison d'être puisqu'il s'agissait du seul procès que l'homme connaissait.

Aujourd'hui, les hommes, qu'une honnêteté sans faille distingue, peuvent trouver insuffisantes les lois et les peines pénales. Ils pourraient être alors tentés de ne plus supporter l'injustice.

Seraient-ils donc tentés de remonter le temps ? De connaître ces temps où la vengeance privée était l'unique devise de la justice ?

La victime, animée par la rancœur et la haine, se transformait alors en un bourreau impitoyable et violent. L'exorcisme de sa propre douleur décuplait son désir de justice et le coupable payait alors son offense au prix fort.

De nos jours, la vengeance est hors la loi. Cela veut-il pour autant dire que vous en êtes à l'abri ? Quel visage aura-t-elle lorsqu'elle frappera ? Saurez-vous pourquoi l'ange de la mort vous aura happés au creux de ses ailes glaciales ?

En lisant ces pages, retournez-vous de temps en temps. Sait-on jamais... la main vengeresse est peut-être là, juste derrière vous...

1

**Ville de Vannes,
Mardi 3 septembre, 08h30.**

— Jérôme, tu es prêt ? Il est temps d'y aller ! lança Mélanie un brin nerveuse.

— Ça y est ! J'arrive ! Qu'est-ce qu'il est lourd mon cartable !

— Tu as bien pris ton goûter pour la récréation ?

— T'inquiète pas maman ! C'est toi ou papa qui m'emmène à l'école ?

— Tous les deux mon chéri ! On y va tous ensemble. C'est la rentrée tout de même !

— Cool !

Le mois de septembre venait de débiter. Le gendarme Anselin Garnéro profitait de ses dernières journées de vacances. Il était parvenu à ne plus penser à ce sordide mois de juillet meurtrier au cours duquel un tireur fou avait ensanglanté la région vannetaise. Mais, il était loin de se douter de l'horreur humaine qui l'attendait. Pour l'heure, l'insouciance était de mise et pour la première fois, Anselin allait assister à une rentrée scolaire, celle de Jérôme, le fils de Mélanie.

Leurs chemins s'étaient croisés en juillet lors de cette terrible affaire. Leurs relations, d'abord conflictuelles, avaient évolué dans la tourmente des événements avant que l'amour ne les frappe de plein fouet. Depuis, ils vivaient ensemble, et Jérôme, heureux d'avoir enfin trouvé le père qui lui avait toujours manqué, était devenu tout pour Anselin. C'est pourquoi, ce dernier était tout aussi tendu que le jeune garçon à l'idée de l'accompagner jusqu'à la grille de l'école.

Mélanie était vêtue d'un très bel ensemble léger et fleuri. Le temps s'y prêtait. Le mois d'août n'avait pas offert aux vacanciers un temps des plus ensoleillés mais l'arrière-saison bretonne s'avérait agréable et douce. Le ciel était bleu azur et, déjà, à huit heures et demie du matin, le soleil réchauffait les rues de Vannes.

Un peu partout, la circulation automobile était plus importante qu'à l'accoutumée. Tout le monde faisait l'effort d'accompagner son enfant à l'école en cette journée si particulière.

Arrivé dans la cour, Jérôme lâcha soudainement la main d'Anselin. Mélanie savait que son fils les abandonnerait rapidement. Le gamin courut vers un groupe de trois autres garçons.

— Hé, les gars ! Venez, je vais vous présenter mon père ! C'est lui qui m'a délivré de l'assassin qui m'a pris en otage cet été !

— C'est un keuf, ton père ? questionna l'un des élèves, les mains dans les poches.

— Ben ouais...

Les trois garçons se tournèrent vers Anselin et le toisèrent du regard. Puis, constatant qu'il n'avait pas l'air si terrifiant que cela, ils lui adressèrent un rapide :

— B'jour, m'sieur !

Anselin et Mélanie allèrent consulter la liste des élèves de CE2 composant la classe de Jérôme.

— Ils ne sont que vingt-deux. C'est bien. Ça permettra à l'institutrice de mieux suivre ses élèves, précisa Mélanie enchantée par ce maigre effectif.

— Ah... Raté, Mélanie ! C'est un instituteur ! Olivier Barrache, d'après la liste de la classe, releva Anselin.

— Ce doit être lui là-bas près du préau ! C'est un nouveau. Il a l'air gentil, tu ne trouves pas ? se rassura Mélanie.

Footballeur invétéré, Olivier Barrache était âgé d'une petite trentaine d'années. Son visage avait conservé ses traits d'adolescent. C'est pourquoi, dans le simple but de se vieillir, l'instituteur se forçait à porter une fine moustache. Ses cheveux courts et coiffés en arrière lui donnaient un air tranquille. Pourtant,

certaines de ses gestes trahissaient une nervosité latente. Il ne cessait de consulter sa montre tout en réajustant ses lunettes à fines montures.

— J'ai l'impression que ce sera un bon instit. Il a l'air un peu angoissé. Ça veut dire qu'il veut que tout se passe bien ! lança Mélanie.

— C'est psychologue que tu aurais dû faire, pas journaliste... ironisa Anselin.

— Tu peux faire le malin. N'empêche qu'à te voir, tu n'en mènes pas large non plus.

Et il était vrai qu'Anselin connaissait, à ce moment précis, un petit pincement au cœur. Cette sensation s'amplifia lorsque, vers huit heures quarante-cinq, un homme fit son apparition sur le perron de l'entrée principale de l'école. Ce dernier frappa des mains en s'écriant :

— S'il vous plaît, s'il vous plaît ! Tout d'abord, bonjour et bienvenue à tous ! Pour ceux qui ne me connaissent pas, je me présente : Philippe Coupe, le directeur de cette école. Il est l'heure ! Que tous les élèves se mettent en rang devant la porte de leur classe !

Tous les regards se tournèrent vers lui. Le directeur impressionnait autant les élèves que certains parents. En cela, la nature l'aidait grandement puisque son mètre quatre-vingt-dix et sa forte carrure le rendaient puissant aux yeux de tous. Il n'avait vraiment aucun mal à faire figure de géant dans cette école primaire. Ses qualités de directeur étaient unanimement appréciées des enseignants comme des parents d'élèves.

Immédiatement, le brouhaha des conversations de parents et des cris des enfants laissa la place à un murmure cacophonique. Le moment tant attendu, ou redouté, venait de sonner.

— Allons, allons, les enfants ! Un peu de calme, s'il vous plaît ! Regagnez tous, les rangs de votre classe ! lança Philippe Coupe.

Déjà les files commencèrent à se former et à s'allonger. Puis, une à une, les rangées d'élèves disparurent dans les différentes salles de classe. Lentement, les parents quittèrent la cour de

récréation. Une nouvelle rentrée scolaire venait de s'achever ; la première en tant que parent pour Anselin.

En regagnant les imposants bâtiments de la Gendarmerie, Mélanie et Anselin traversèrent la place de la Libération où l'ombre des immenses platanes apportait une touche agréable de fraîcheur. En passant le lourd portail de fer bleu sans Jérôme, ils ressentirent un grand vide.

*

Vannes, École primaire Victor Hugo, 10h45.

Olivier Barrache dispensait un cours d'orthographe à ses élèves de CE2. Parmi eux, Jérôme était tout à l'écoute. Il adorait le français, et les dictées étaient ce qu'il préférait.

— Tous les noms en 'au' forment leur pluriel avec un 'X' sauf des landaus et des sarraus auxquels on met un « S ».

— Monsieur, c'est quoi des sarraus ? demanda Jérôme.

— C'est un vêtement... une blouse qui se boutonne dans le dos, comme ce que vous mettez lorsque vous faites de la peinture, répondit l'instituteur.

— Hé ! On met plus de blouse ! On n'est plus en maternelle ! intervint un garçon d'un air moqueur.

— On ne dit pas «on met plus» mais : «on ne met plus» ! Et la prochaine fois que tu auras quelque chose à dire, tu lèveras la main et attendras que je t'interroge pour parler ! C'est compris ?

L'intervention de l'enseignant eut le mérite de calmer les ardeurs de certains et de leur faire comprendre que le nouvel instituteur n'appréciait pas l'indiscipline.

— Bien, nous allons faire une petite dictée pour voir où vous en êtes dans la maîtrise de l'orthographe. Prenez chacun une feuille. Je commence dès que tout le monde est prêt.

Jérôme fut l'un des premiers à attendre, crayon à la main, que la dictée commence. D'autres élèves que le français n'enchantait guère, mirent un temps infini à se préparer. Pendant ce temps, aucun d'eux n'avait remarqué que leur instituteur s'était approché de la fenêtre. Ils ne pouvaient pas se douter de ce qui le préoccupait.

Six mois auparavant, Olivier Barrache avait demandé sa mutation dans cette école. Il avait passé son enfance à Vannes et voulait retrouver le plaisir et la douceur de vivre qu'il y avait connus dans sa jeunesse. Il se souvint de la joie qu'il avait ressentie en apprenant que sa demande de mutation avait été acceptée.

Son épouse se trouvait en congé parental et leur déménagement n'avait posé aucun problème d'organisation. Depuis le début juillet, ils occupaient une petite maison à Saint Avé, une commune à la périphérie de la ville de Vannes.

En se baladant dans la région, il avait eu le plaisir de retrouver ses trois grands amis d'enfance. Certes, ils étaient un peu plus âgés que lui mais n'ayant pas d'autres garçons de son âge dans son quartier, c'est auprès d'eux qu'il avait passé son enfance. Depuis leurs retrouvailles, un à deux soirs par mois, ils se réunissaient chez l'un ou chez l'autre.

Olivier Barrache se tenait toujours debout devant l'une des fenêtres de sa classe. Son regard se perdait dans la cour de récréation. Tout semblait si parfait. Pourtant, quelque chose le tracassait. Il n'arrivait pas à identifier ce qu'il ressentait, mais il en était sûr, des événements graves se tramaient. Encore ce matin, lors de la rentrée, il avait senti ce malaise l'envahir comme si une menace s'apprêtait à s'abattre sur lui.

Il avait tout fait pour se montrer sûr de lui devant ses élèves mais il n'était pas parvenu à chasser cette sombre présence qui, à chaque instant, le frôlait et lui susurrait à l'oreille :

— Ton tour viendra ! Tu paieras tes péchés !...

Une envie irrésistible de fuir l'avait pris mais comment aurait-il pu l'expliquer ? Il devait assurer sa rentrée scolaire ! Que lui arrivait-il ? Que se passait-il ? Avait-il raison de craindre quelque chose ou quelqu'un ?

S'il n'avait pas enfoui au plus profond de son subconscient cet inavouable secret, peut-être aurait-il pu se préparer à temps ? Peut-être aurait-il pu comprendre que plus rien ne pouvait arrêter la lente marche de la mort avec laquelle il ignorait encore avoir bientôt rendez-vous...

**Même lieu,
Même jour, 16h30.**

Olivier Barrache ne put expliquer le soulagement qu'il éprouva lorsque la cloche de fin de cours retentit. Tout au long de la journée, l'instituteur avait ressenti une présence hostile. Elle ne l'avait jamais quitté. À chaque fois qu'il se retournait, il avait la certitude de se retrouver face à celui ou celle qui, pour lui, représentait une menace.

Dans la cour de récréation, de nombreux parents attendaient. Tous étaient impatients de connaître les premières impressions de leur progéniture. Les CE2 furent les premiers à quitter leur classe.

Olivier Barrache espérait qu'aucun parent d'élève ne viendrait le trouver pour débattre avec lui d'un problème particulier. Par la fenêtre, il observait tout ce qui se passait au-dehors. Peut-être allait-il remarquer quelqu'un, un détail, une évidence, n'importe quoi pourvu qu'il comprenne la raison de son mal-être ! Mais rien n'y fit. Il ne détecta aucune présence, aucun signe, rien.

En quittant l'école au volant de sa voiture, il ne se retourna pas. Il savait que cela était inutile. À maintes reprises pendant sa première journée de classe, il l'avait fait mais, à chaque fois, il n'avait rien constaté d'autre que le vide.

Arrivé chez lui, il engagea son véhicule dans l'allée gravillonnée de la maison qu'il louait. Bâtie sur l'avant du terrain, l'habitation permettait de bénéficier sur l'arrière d'un grand jardin exposé plein sud. Une large terrasse offrait aux occupants le plaisir des repas en plein air. Une grande pinède bordait le fond du jardin.

L'instituteur coupa le moteur de sa voiture et s'accorda quelques secondes de réflexion, un laps de temps nécessaire pour gommer de son visage tous les traits de son inquiétude.

— Alors, Olivier ! Cette rentrée ?

Béatrice Barrache venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte d'entrée. C'était un petit bout de femme, énergique et souriante. Dans ses bras, Geoffrey, âgé de quelques mois, se tenait

fièrement tout en mâchouillant allègrement un morceau de tissu qui faisait office de doudou.

— Impeccable, Béa ! C'est vraiment une école agréable ! Mes élèves sont relativement disciplinés et je pense que ce sera une classe studieuse.

Olivier Barrache s'était raclé la gorge afin de s'éclaircir au mieux la voix. Il avait pris un air détendu pour répondre, espérant ainsi ne rien laisser transparaître de ses tourments. Si son épouse s'apercevait de quoi que ce soit, il savait qu'elle le harcèlerait de questions jusqu'à ce qu'il lui livre le fond de sa pensée.

L'instituteur fut satisfait de son attitude puisque Béatrice ne remarqua rien de particulier.

— Papa ! Papa ! Bisou ! Bisou !

Bénédicte, sa fille de quatre ans, venait de sortir précipitamment de la maison et courait vers lui, heureuse de retrouver son père. Béatrice n'eut pas le temps de la freiner. De sa démarche maladroite, Bénédicte ne prêta pas attention à une petite dénivellation dans l'allée et perdit l'équilibre. Elle chuta sans grand dommage. Malgré tout, la petite fille se mit instantanément à pleurer bruyamment.

— Viens là, ma cocotte. Allons, montre-moi ton bobo ! Ce n'est rien ! Regarde, papa souffle dessus. Il n'y a plus rien !

Olivier Barrache soufflait tant qu'il pouvait sur la minuscule écorchure mais cela ne changea rien. Bénédicte continuait à déverser un flot incessant de larmes sur ses petites joues. Alors, faute de posséder les pouvoirs de guérison nécessaires, il prit sa fille dans les bras et la cajola tendrement. Bénédicte se calma alors rapidement même si, de temps à autre, Olivier Barrache ressentait de petits soubresauts, preuve que le chagrin n'était pas loin.

Soudain, il la serra très fort contre lui car un étrange frisson venait de le parcourir. Quelqu'un voulait l'arracher à ce bonheur. Il le sentait. Son sixième sens venait de l'alerter. Quelqu'un ruminait sa vengeance. Comment Olivier Barrache pouvait-il se douter, à ce moment précis, qu'il allait se retrouver au cœur d'un effroyable déchaînement de haine et de violence ?

Sournoisement, le cauchemar et l'horreur se rapprochaient inexorablement de lui.

*

Le soir même, Jérôme fit à Anselin un compte rendu détaillé de sa journée. Ma classe est comme ci ; mon instituteur est comme ça ; les copains comme ci ; les filles comme ça... Bref, tous les sujets avaient été abordés en un temps record. Anselin était désormais incollable sur le fonctionnement et le règlement de l'école.

Jérôme se dirigeait vers sa chambre pour entamer ses devoirs lorsqu'il se retourna vers Anselin. Lentement, il revint s'asseoir à ses côtés et mit quelques secondes avant de se confier.

— Tu sais, des fois, le maître, il faut lui répéter nos questions parce qu'il ne répond pas !

— Comment ça, il ne répond pas ?

— Ben oui ! Ce matin, on devait faire une dictée. On était tous prêts, et pourtant, y'en a qui faisaient exprès de ne pas aller vite, eh bien, l'instit, il restait regarder par la fenêtre sans bouger. On a dû l'appeler plusieurs fois avant qu'il réponde. On aurait dit qu'il dormait.

— Et qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rien. Il a commencé la dictée, c'est tout. Une autre fois, il était à son bureau. Je lui ai posé une question et il ne m'a pas répondu. Pourtant, il me regardait ! C'est un peu comme s'il ne me voyait pas !

— Ah bon... Tu sais, il pensait sans doute à autre chose et peut-être que lui aussi avait peur de la rentrée ! Mais ce n'est pas grave, va faire tes devoirs.

À la suite de la remarque de Jérôme, Anselin resta un moment dubitatif. Il se remémora le comportement quelque peu fébrile de l'instituteur le matin-même, mais s'agissant d'une nouvelle école, il avait parfaitement le droit, lui aussi, de ne pas se sentir à l'aise le premier jour.

Mélanie le sortit de ses pensées en lui demandant :

— Ça ne te dérange pas si je me mets à peaufiner un article sur la rentrée scolaire ? Mon rédacteur en chef m'avait demandé de m'y intéresser.

— Non bien sûr ! Comme c'était la première fois pour moi, je peux peut-être te relater ce que j'ai ressenti. Ça pourrait t'aider !

— Excellente idée ! Je t'écoute !

*

Ville de Vannes,

Dimanche 8 septembre, 13h30.

Les températures clémentes qui régnaient sur la région donnaient encore un goût de vacances. La semaine de la rentrée scolaire venait de s'achever. L'instituteur de Jérôme avait déjà imposé des exercices de mathématiques et de français, et le jeune garçon n'en avait éprouvé aucune difficulté. Rassurés, Anselin et Mélanie virent en ces premiers bons résultats une année scolaire placée sous de bons auspices.

À deux nouvelles reprises, Jérôme était venu trouver Anselin pour lui faire part du comportement toujours aussi étrange de son maître. La première fois, le gamin lui avait raconté que son instituteur était resté prostré à son bureau le visage dans les mains pendant plusieurs minutes. La seconde fois, il s'était placé dans un coin, au fond de la classe, et avait fait cours sans en bouger.

— Tu ne trouves pas que c'est bizarre, papa ? lui avait-il demandé.

— Effectivement, c'est surprenant. Si jamais ça continue, j'irai le voir. Et puis, c'est un jeune papa. Il a un petit garçon de six mois. Il passe sans doute de mauvaises nuits.

Jérôme avait trouvé dans les dires d'Anselin une explication logique. L'instituteur devait être tout simplement fatigué, voilà tout !

— Chéri ! Que faisons-nous aujourd'hui ? La météo annonce des températures plus fraîches pour demain. Peut-être devrions-nous en profiter pour nous rendre à la plage ? demanda Mélanie. D'autant que c'est ton dernier jour de vacances. Demain, tu reprends le boulot !

— Inutile de me le rappeler...! Mais c'est vrai que nous devrions profiter encore un peu de la plage. Qu'en penses-tu Jérôme ?

— Oui, d'accord ! Mais est-ce que l'on pourrait aller à Quiberon ? Il y a des grosses vagues ! C'est plus marrant avec ma planche de surf.

— Je n'y vois pas d'inconvénient. Ah si, il y en a un !

— Lequel Anselin ?

— Je crois que Jérôme n'a pas fait tous ses devoirs !

— Si ! Je les ai faits ! protesta énergiquement le jeune garçon.

Mais rapidement, il se rendit compte qu'Anselin le taquinait. Alors, tel un sportif accompli, Jérôme se rua vers lui. Une furieuse bataille de chatouilles débuta et, avec elle, les éclats de rire fusèrent de toutes parts.

*

Au même moment.

Le soleil avait pris d'assaut la terrasse où la famille Barrache déjeunait paisiblement. Olivier Barrache commençait à s'habituer à la désagréable sensation qui le tenaillait depuis la rentrée scolaire. Il était presque parvenu à se convaincre que son esprit lui jouait des tours.

Il avait trouvé, là, l'explication à tous ses tourments. Mais, qu'il était difficile de se défaire de cette présence invisible et malfaisante. Pourquoi de telles mauvaises ondes viendraient-elles gâcher tant de plaisir à se retrouver tous les quatre ensemble en un lieu aussi enchanteur ?

— Et si nous allions faire un petit tour dans la pinède ? Ce doit être bien agréable avec ce temps. Qu'en dis-tu, Olivier ?

L'instituteur reprit instantanément contact avec la réalité. Après une fraction de seconde de réflexion, il lança :

— Le temps de sortir la poussette du garage et on est partis !

La petite famille se dirigea vers le bois de pins. Olivier se tenait près de son épouse en la tenant par les épaules. De temps en temps, il lui apposait un léger baiser sur la nuque. Ils ressentirent la fraîcheur de la pinède dès qu'ils s'engagèrent sur le sentier boisé. Les aiguilles de pins bruissaient sous chacun de leurs pas.

Geoffrey poussait des gazouillis à chaque fois qu'il voyait ou entendait un oiseau. De son côté, Bénédicte tenait fermement la poignée de la poussette. La fillette s'amusa à amasser au bout de ses sandales des petits tas d'aiguilles. Par moments, elle lâchait la poussette pour pourchasser des papillons jaune pâle.

— Attention ma chérie ! On peut glisser sur les aiguilles de pins ! prévint Olivier.

Au même moment, Bénédicte manqua de chuter après avoir ripé sur le bord du chemin. Surprise, elle agrippa la main de sa mère. Tous les quatre reprirent tranquillement leur promenade. Le sol, recouvert de millions d'aiguilles de pins, était d'une rousseur que le soleil rendait vif par endroits. Quelques bruyères d'été encore en fleurs égayaient certains points d'ombre. Des ronces d'un vert sombre voulaient s'approprier quelques lieux plus sauvages. De grosses mûres tardives mais bien juteuses ne demandaient qu'à être cueillies et dévorées. Une petite brise glissait entre les troncs et faisait délicatement danser de nombreuses fougères vaporeuses. Un doux parfum flottait de toutes parts.

Pour Olivier Barrache, tout cela représentait le bonheur simple. Il adressa un regard heureux vers sa femme qui n'eut pas besoin de mots pour comprendre ce que son mari voulait lui dire.

Mais soudain, un sentiment indéfinissable étreignit l'instituteur. Des sueurs froides lui glacèrent le sang. Quelque chose s'approchait de lui. Il ressentait exactement le même malaise qu'à l'école. Instinctivement, ses yeux commencèrent à scruter tous les recoins de la pinède. Il mit tout en œuvre pour ne pas alerter sa femme.

Quelle était cette désagréable sensation qui venait de subitement l'emprisonner ? La pression se faisait de plus en plus forte. Il sentait les battements de son cœur s'intensifier. Il se retourna d'un coup sec.

Là ! Quelque chose avait bougé ! Il en était sûr ! Il était persuadé avoir vu une silhouette. Un homme. Là-bas, derrière cet arbre !

N'y tenant plus, il lâcha la main de sa femme. Sans la regarder, il lui lança :

— Ne bouge pas ! Reste-là ! Je reviens tout de suite.

Interloquée, Béatrice vit son mari se ruer à toutes jambes vers une zone plus touffue de la pinède. Elle le suivit des yeux tant qu'elle put, mais il finit par disparaître derrière un écran de hautes fougères et de branches basses.

— Olivier ! Qu'est-ce qui se passe ?!

Elle n'eut aucune réponse. Inquiète, elle se mit à crier plus fort.

— Olivier ! Réponds, bon sang !

*

L'instituteur était certain d'avoir vu quelqu'un derrière ce bosquet. Il savait également que ce «quelqu'un» était à l'origine de la menace qu'il ressentait. C'est pourquoi, il s'était précipité à corps perdu vers ce groupe d'arbres, convaincu d'y trouver la solution à tous ses tourments.

Sa déception fut à la hauteur de l'effort qu'il venait de produire. Personne ne semblait être passé par cet endroit depuis longtemps. Olivier Barrache s'était écorché sur de nombreuses ronces. Son bras droit lacéré le faisait souffrir. Mais ce qui lui provoquait le plus de douleur était cette impression de devenir fou.

Il entendait Béatrice l'appeler avec l'inquiétude qu'il lui connaissait dans la voix. Mais, Olivier était totalement incapable de lui répondre. Il s'adossa à un pin immense et se laissa glisser le long du tronc rugueux jusqu'à s'asseoir. Il ne sut pas combien de temps il resta là, les yeux fermés à essayer de tout mettre en œuvre pour se raisonner.

— Olivier ! Réponds-moi, je t'en supplie !

La voix de Béatrice était implorante. Olivier Barrache comprenait bien qu'il ne pouvait pas infliger plus longtemps une telle inquiétude à son épouse. Il se demandait maintenant comment justifier son comportement.

C'est avec soulagement que Béatrice vit enfin réapparaître son mari. Il était blafard. Olivier ne lui laissa pas le temps de lui poser une seule question. Il prit immédiatement les devants en annonçant :

— Ne t'inquiète pas chérie ! Ce n'est rien ! J'ai cru voir quelqu'un qui nous observait ! J'ai dû rêver.

— Non mais qu'est-ce qui t'a pris de courir comme ça ? Tu m'as vraiment fait peur ! Regarde dans quel état tu t'es mis, toutes ces écorchures... !

— Ce n'est rien, Béa. J'étais vraiment persuadé que quelqu'un nous suivait et je voulais en avoir le cœur net !

— Eh bien, la prochaine fois, tu t'abstiendras parce que, franchement, j'ai cru qu'il t'était arrivé quelque chose, que tu étais devenu fou !

Olivier Barrache mesurait combien le jugement de Béatrice était proche de la vérité. Alors qu'il tentait d'expliquer l'inexplicable, son esprit bataillait courageusement contre l'idée fixe qui le submergeait. Il devenait fou, voilà tout. Il devait se rendre à cette évidence.

— Viens, rentrons ! Tu es tout pâle ! Tu aurais vu le diable que tu ne serais pas dans un plus mauvais état. Et en plus, tu trembles ! Allez, Bénédicte, viens tout de suite, nous rentrons à la maison !

— Oui d'accord, rentrons. Et puis, c'est ce soir que Manu, Gilles et Tanguy viennent dîner à la maison ! Il va falloir tout préparer.

Par acquis de conscience, Olivier Barrache se retourna. Il voulait vérifier une dernière fois que, derrière lui, aucun individu ou aucune ombre ne viendrait confirmer ses sensations. Il resta à fixer quelques endroits plus denses que d'autres mais il n'y détecta aucun mouvement suspect.

— Allez, en route, tout le monde à la maison.

À quelques dizaines de mètres d'eux, deux yeux perfides et remplis de haine fixaient ce joyeux tableau familial. Tapi dans un fourré, l'homme inquiétant avait échappé de justesse à la charge désespérée d'Olivier Barrache. Il s'était montré trop sûr de lui en épiant sa proie, en plein jour. Cela lui avait valu d'être repéré. C'est par miracle qu'il avait pu se glisser au dernier moment sous cet amas de ronces et d'orties.

La brûlure des écorchures des ronces et les démangeaisons des orties ravivaient encore plus sa rage et son désir mortel de

vengeance. Il avait déjà connu cette douleur des années auparavant. Vingt-quatre ans ! Cela faisait vingt-quatre ans que sa vie avait basculé. Et durant tout ce temps, sa fureur, son envie de meurtres, ne l'avait jamais quitté.

Depuis qu'il avait reconnu Olivier Barrache, il s'était mis à le surveiller, à le traquer. Il connaissait tout de ses habitudes. Désormais, plus rien de la vie de l'instituteur n'avait de secret pour lui. Il n'avait jamais imaginé que cela aurait été si facile de les retrouver tous les quatre. Dès qu'il les avait vus, il les avait immédiatement reconnus. À chaque fois que sa mémoire avait identifié un visage, il avait ressenti autant de coups de poignard.

Sa rage avait refait surface comme aux premiers jours de ce triste mois de mai mille-neuf-cent-quatre-vingt-quinze où tout avait basculé.

C'était à son tour maintenant de leur faire vivre l'horreur. Sa vengeance allait être à la hauteur de tous ces démons qui lui avaient fait connaître l'enfer pendant toutes ces années. Il n'avait plus le choix. Il en était sûr, pour retrouver la paix, il devait les tuer... Tous ! Pour lui ! Pour Elle !

2

Domicile des Barrache, 22h00.

Cela faisait deux bonnes heures que les convives partageaient un repas simple. Des trois amis d'enfance de son mari, Emmanuel Jarnais était celui que Béatrice appréciait le moins.

Celui-ci s'était rapidement montré prétentieux et vulgaire. Une fois, Olivier Barrache lui avait demandé de mesurer un peu ses paroles en présence de Bénédicte et de Geoffrey. Mais, le copain d'enfance y avait accordé un minimum d'intérêt. Profondément déçue, Béatrice en gardait une certaine rancœur.

Emmanuel ne possédait que peu d'atouts. À trente-neuf ans, son célibat n'était pas un choix, juste la conséquence évidente de sa personnalité. Toutes les femmes qu'il avait rencontrées s'étaient vite rendu compte de sa paresse et de son oisiveté. Son physique ingrat n'arrangeait rien. Mesurant un mètre quatre-vingt-six, l'absence d'activités physiques, que sa fainéantise encourageait, ne lui avait pas permis d'étoffer son aspect squelettique. Ses joues creusaient maladivement son visage qu'une mauvaise dentition enlaidissait davantage.

Malgré un temps estival splendide, Emmanuel conservait un teint blafard. Seul son nez proéminent, tirant sur le violacé du fait d'un excès habituel d'alcool, apportait une touche de couleur à ce visage désagréable.

Si elle acceptait facilement l'idée qu'enfants, ils avaient pu bien s'entendre, Béatrice ne comprenait pas comment Olivier pouvait continuer à fréquenter un homme aussi peu intéressant. Certes, il faisait partie du cercle d'amis de son mari, mais, tout de

même, elle avait de plus en plus de difficultés à le supporter. La jeune femme était décidée à en parler à Olivier dès la fin de cette soirée. Elle ne souhaitait plus recevoir cet individu chez elle. Elle ne se sentait vraiment pas à son aise en sa présence.

En revanche, Béatrice appréciait davantage les deux autres connaissances de son mari. Elle estimait notamment Gilles Le Tandec.

Ce dernier était également âgé de trente-neuf ans. Il était exactement le contraire d'Emmanuel Jarnais. Travailleur, il avait brillamment réussi des études de commerce. Passionné d'informatique, il avait créé sept ans auparavant, sa propre société de vente et réparation d'ordinateurs. Il avait dernièrement étendu son activité à la formation des particuliers aux différentes techniques de traitement de texte. Cette nouvelle branche avait connu un succès fulgurant et lui avait assuré une situation financière encore plus confortable.

Peu de temps après la création de sa petite entreprise, il s'était marié avec Valérie, une ravissante jeune femme. Voilà quatre ans que, de leur union, était née une petite fille prénommée Maëlys. Valérie avait profité de cette naissance pour cesser la cogérance de la société familiale afin de se consacrer à plein temps à l'éducation de Maëlys.

Béatrice aimait la compagnie de Valérie. Dès leur rencontre, elle avait été séduite par sa douceur naturelle. Elle avait tout d'une femme du monde sans aucune fausse prétention, ni de fierté mal placée. Valérie faisait désormais partie des personnes aisées mais elle avait su rester simple. Elle disait sans cesse à qui voulait l'entendre :

— Dans le commerce, rien n'est jamais acquis d'avance. Du jour au lendemain, l'horizon peut très vite s'assombrir ! Les dépôts de bilan sont légion !

Mais grâce à son travail, Gilles Le Tandec représentait, tout de même, à lui seul, le symbole de la réussite professionnelle. Parti de rien, il était désormais à la tête d'une petite entreprise de six employés. Les bénéfices engrangés lui avaient permis d'acquérir une superbe demeure avec vue sur mer dans un secteur résidentiel

très prisé de la commune d'Arradon. De la terrasse, il pouvait admirer le panorama divin du Golfe du Morbihan.

Gilles était un homme de taille moyenne qui avait de l'allure. D'un physique tout à fait commun, il était toujours élégamment vêtu et se parfumait perpétuellement de la même eau de toilette à la senteur poivrée.

Le troisième homme de cette bande de copains se nommait Tanguy Coëdic. C'était le joyeux luron de la bande, un de ces hommes qui avaient oublié de grandir.

Béatrice et Olivier se souvenaient encore de la frayeur qu'il leur avait provoquée ce fameux soir du treize juillet quand ils s'étaient rendus chez lui en compagnie de Jarnais et de Le Tandec pour fêter leurs retrouvailles. En arrivant chez lui, ils l'avaient découvert, gisant dans une mare de sang, un impact de balle en plein front. De toute évidence, il avait été une victime supplémentaire du tueur fou de Ploëren qui sévissait à l'époque dans la région.

Paniqués, les trois hommes s'étaient rués sur le téléphone pour appeler les secours mais le hurlement de terreur que Béatrice avait poussé avait coupé net leur élan. Eux-mêmes avaient ressenti un violent coup au cœur en apercevant leur ami se lever et tenter, les bras écartés, de se jeter sur eux.

Devant les visages horrifiés de ses convives, Tanguy n'avait pu garder plus longtemps son sérieux et avait été rapidement pris d'un fou rire incontrôlable. Ses trois amis avaient alors compris qu'ils venaient d'être, une fois de plus, les victimes d'une blague d'un goût douteux.

Bien que Béatrice apprécîât de temps en temps l'ambiance détendue que ses comportements puérils provoquaient, elle aurait quand même souhaité le connaître un peu plus adulte. Cela n'aurait rien gâché à son physique particulièrement avantageux.

Car il était reconnu que Tanguy Coëdic avait été particulièrement gâté par la nature. Il était très bel homme et il le savait. Grand et costaud, il faisait très souvent tourner les têtes de la gent féminine. Le poivre et sel de ses cheveux lui octroyait un charme supplémentaire. Contrairement à Emmanuel Jarnais, il

était resté célibataire par choix. Très tôt, il avait parfaitement compris l'effet bénéfique de son physique sur le sexe opposé.

À vingt ans, il avait volontairement avorté ses études dans le but de se consacrer exclusivement à sa passion : la voile. La région regorgeait de possibilités en ce domaine et grâce à ses différents diplômes en la matière, il était devenu moniteur de voile. Il était très apprécié dans le milieu tant pour ses réelles compétences que pour sa jovialité.

Pour la première fois depuis qu'elle avait fait leur connaissance, Béatrice s'intéressait à eux et étudiait, d'un peu plus près, les traits de caractère de chacun. Elle était encore perdue dans ses pensées lorsqu'une question purement matérielle de son mari la prit de court :

— Il n'y a plus de fromage, chérie ?

— Heu... non, Olivier. Je m'en suis rendue compte tout à l'heure. Tant pis, nous allons passer directement au dessert.

— Tout le monde veut une part de tarte ?

Le oui de tous les convives fut spontané. Même la petite Maëlys avait fait part de son intérêt pour le gâteau. Machinalement, Valérie Le Tandec regarda sa montre. Elle eut une moue de surprise en s'apercevant qu'il était déjà vingt-deux heures trente.

— Tu as vu l'heure, Gilles ? Il ne faudrait pas que l'on tarde à rentrer. Demain, Maëlys va à l'école et, toi, tu dois partir tôt chez ton fournisseur principal !

— Oui, oui. Ne t'en fais pas. Une petite part de gâteau, un petit café, et on s'en va !

— Je me charge de découper la tarte ! se proposa Tanguy.

Le moniteur de voile était occupé à partager la pâtisserie en parts égales lorsque tout à coup, un cri hideux retentit.

— Aïe !! Nom de Dieu ! C'est pas vrai ! Je me suis quasiment tranché le doigt !

Tous se précipitèrent vers Tanguy. Se tenant la main, ce dernier tournoyait dans la pièce, recroquevillé sur lui-même. L'expression de douleur qui s'inscrivait sur son visage laissait présager le pire.

Olivier regarda en direction de la tarte, convaincu d'y découvrir le doigt de son invité.

— Montre ton doigt... Tanguy ! Bon sang... mais montre-le, hips... ! Faut p't-être qu'on t'envoie aux urgences... ? s'inquiéta mollement Emmanuel d'une voix chargée d'alcool.

— Emmanuel a raison. Allez viens, on t'emmène à l'hosto ! s'empressa d'ajouter Gilles en essayant d'apercevoir la blessure par-dessus l'épaule de Tanguy.

Valérie ne s'était pas approchée de la cuisine tant elle avait une sainte horreur de la vue du sang. Seule Béatrice ne semblait pas être aussi paniquée que les autres. Elle était restée auprès de Valérie. Elle ne savait pas pourquoi mais elle était persuadée que Tanguy jouait la comédie et qu'il s'agissait là d'une énième farce de sa part. C'est alors qu'à la consternation générale, tous virent le blessé se redresser tranquillement et éclater de rire en disant :

— Bon ! On se la mange cette tarte ou pas ?

— Mais, t'es con ou quoi ?! Tu nous as foutu une de ces trouilles. Idiot ! tonna Olivier.

— Tu n'en rates jamais une toi ! Avec tes conneries, je n'ai plus faim, maintenant ! s'énerva Gilles, vexé de s'être fait prendre une fois de plus au jeu ridicule de son ami.

L'émotion de chacun finit par retomber et tous finalement mordirent à pleines dents dans les parts généreuses de tarte. Le café que buvaient tous les invités indiqua à Béatrice que la fin de la soirée approchait. Ces repas entre amis étaient un peu trop fréquents à son goût et finissaient par l'agacer. D'ailleurs, si cela ne dépendait que d'elle, elle ne recevrait que les Le Tandec.

Béatrice se sentait un peu étrangère à cette bande de copains. Elle était toujours en retrait et c'est fréquemment qu'elle se rendait compte qu'elle était plus souvent occupée à les observer plutôt qu'à participer activement à ces soirées parfois ennuyeuses.

Comment Béatrice aurait-elle pu se douter qu'au même moment quelqu'un d'autre observait également ces quatre hommes ?

*

À quelques mètres de là.

Si de jour, la pinède située dans le fond du jardin des Barrache était extrêmement accueillante, la nuit elle devenait lugubre. Sous l'action du vent, les grosses branches émettaient des craquements secs et ondulaient lentement telles des capes noires enveloppant des êtres sortis tout droit de l'enfer. L'intérieur de la pinède était encore plus sombre que la nuit elle-même.

Les bruits de feuilles froissées et la chute de quelque bois mort auraient fait frémir de terreur tout être téméraire que seule la folie ou l'inconscience aurait guidé en de tels lieux. Quiconque se serait approché de cette succession de troncs menaçants et sinistres aurait été certain de distinguer des ombres maléfiques se faufiler sournoisement entre les résineux. Et alors, le bruit du vent dans les branches ou le craquement des arbres, ou encore le sautilllement de certains oiseaux dans les fourrés auraient résonné aux oreilles de ce visiteur de la nuit en une plainte lancinante comme autant d'invitations à rencontrer les démons.

— Viens...Viens avec nous... Viens danser avec nous la ronde de la mort... Entre dans notre cercle et tournoie en riant, en chantant, en louant le Mal et notre Maître Lucifer...

Mais il est des gens que de tels endroits n'effraient pas. Sans doute parce qu'ils sont eux-mêmes encore plus froids, encore plus terrifiants que ces lieux dignes d'un au-delà ténébreux.

Car, dans cette pinède sordide, un homme se tenait là, incroyablement immobile. Ses yeux n'avaient rien perdu du repas servi par le couple Barrache. Son regard dur et haineux était l'incarnation même de l'effroi. De très rares battements de cils effaçaient de temps à autre la vision de ces deux yeux fixes, que rien n'aurait pu détourner de la baie vitrée éclairée de la maison des Barrache, seule source de chaleur humaine que connaissait cet endroit.

Certes, la fraîcheur de ce début septembre commençait à se faire ressentir mais la silhouette inquiétante n'en frissonnait point. L'homme paraissait totalement hermétique à toute sensation de peur, de joie, d'excitation ou de doute. Il allait enfin pouvoir faire payer à ces quatre hommes toutes ses années de souffrances.

Il savourait avec cynisme leur ignorance du danger mortel qui les guettait et allait s'abattre sur eux. Il savait que son plan n'en serait que plus facilité. Ils étaient à l'origine de sa vie gâchée, de son mal-être, de ses indescriptibles et douloureuses blessures... Tout était leur faute. Ils devaient le payer. Et, une fois de plus, tous ses mauvais souvenirs lui revinrent violemment en mémoire.

Le drame avait eu lieu alors qu'il n'avait que douze ans. Il revoyait ces moments horribles comme si c'était hier. Une colère viscéralement haineuse s'empara de lui. Il sentait la rage monter de ses tripes. Cela le convainquit davantage. Il devait faire justice lui-même puisque, maintenant, la justice ne pouvait plus rien pour lui... pour Elle.

Désormais, il savait que rien ne pouvait l'arrêter. Sa vengeance allait être aussi implacable qu'effroyable. Il avait minutieusement tout préparé. Sa main vengeresse allait frapper sans faiblir ces quatre individus malfaisants. Leurs jours étaient comptés. Il eut un rictus sadique en pensant qu'il était le seul à le savoir et à être le maître absolu de leurs destins.

Aucun d'eux ne pouvait lui échapper. Tout était calculé, repéré, analysé. Et le premier qui allait subir le châtement suprême allait être... Emmanuel Jarnais.

L'homme aux aguets savait que la fin du repas approchait. Par la baie vitrée éclairée, il vit tous les convives se lever d'un même mouvement. Au travers du double vitrage, il parvenait à percevoir, même faiblement, des rires et des éclats de voix.

— Allez-y ! Riez ! Profitez-en ! Bientôt, vous regretterez d'être nés ! siffla le guetteur dans la noirceur de la pinède.

Comme par provocation, les rires redoublèrent à travers la large fenêtre. Son visage se tordit alors en une moue d'animal enragé. Ses lèvres se rétractèrent et laissèrent apparaître une fine rangée de dents bien blanches prêtes à mordre et à transmettre toute la rage et haine qu'il détenait en lui.

Telle une ombre maléfique, la silhouette humaine se déplaça de tronc en tronc. À croire qu'à aucun moment elle ne touchait terre. Aucun bruit de pas n'accompagnait ses mouvements. Était-ce un homme ou s'agissait-il du diable en personne ?

— Bon ! Dans quinze jours, z'est moi qui vous rezoit ! Dis, Olivier, ton pinard n'était pas mauvais ! Z'en reprendrais bien un p'tit coup avant de partir !

Emmanuel Jarnais venait de convier l'ensemble de l'assistance pour le prochain rendez-vous. Une fois de plus, il était saoul. Ce qui agaçait le plus Béatrice était qu'elle ne se rendait jamais compte de la quantité d'alcool qu'il réussissait à ingurgiter.

Olivier Barrache était relativement rassuré car il savait qu'Emmanuel ne circulait qu'à cyclomoteur. Il se réconfortait en se disant que par ce moyen de locomotion, au moins, il ne risquait pas de tuer quelqu'un. Il avait appris qu'à ses vingt ans, Emmanuel avait bel et bien obtenu son permis de conduire mais il l'avait perdu depuis bien longtemps. Ses multiples infractions en état d'ivresse avaient contraint la justice à le lui supprimer.

Tout le monde se retrouva sur le perron de la maison. Les voix résonnaient dans la nuit. L'instituteur dut demander à ses convives de baisser le ton afin de ne pas gêner le voisinage. Comme à son habitude, Emmanuel fut le seul à ne pas en tenir compte et continua à parler comme s'il se trouvait dans un hall de gare.

Pendant ce temps-là, personne ne remarqua la silhouette sournoise glissant d'une allure lente et assurée le long d'une haie parfaitement taillée. Personne n'entendit le cliquetis de la portière de la voiture dans laquelle l'ombre silencieuse venait de s'engouffrer.

L'homme qui s'apprêtait à devenir un criminel terrifiant était pourtant quelqu'un que tout le monde appréciait dans la vie de tous les jours. Il était conscient que sa position dans la société le mettrait un bon moment hors de tout soupçon. Et qu'importe si un jour il devait être pris par les forces de l'ordre. Il aurait fait ce qu'il avait à faire, pour Elle d'abord et ensuite, pour tous ceux qui avaient souffert dans leur cœur et dans leur corps par la faute de ce genre de vermines criminelles.

Dans quelques heures, sa raison de vivre jusqu'à présent allait prendre toute sa valeur. Il allait enfin pouvoir régler ses comptes. Et cette espèce d'escogriffe de Jarnais était le premier sur sa liste.

Il n'avait eu aucun mal à le suivre, à l'étudier, à savoir comment s'y prendre avec lui pour lui faire payer son crime. Il vomissait la façon de vivre de cette larve. Non franchement, cet individu dépravé avait deux fois plus de raisons encore que les autres de mourir. Alors qu'il surveillait les moindres faits et gestes de sa proie, l'homme fut surpris par les cris que sa future victime vociférait maintenant.

— Zalut, tout le monde ! Bande de cons ! Je vous emmerde tas de richards avec votre pognon !

— Nom de Dieu ! Il va la fermer cet abruti ! Il va réveiller tout le quartier et je risque de me faire remarquer ! Tais-toi, bon sang ! pesta intérieurement l'inconnu dans sa voiture.

Les sens en éveil, il guetta tout autour de lui. Il avait tout prévu sauf le comportement lamentable d'un homme ivre au sein d'un quartier aussi paisible. Mais il se rassura bien vite car personne ne semblait vouloir s'intéresser à cet ivrogne. Aucune lumière extérieure ne s'était allumée.

La nuit était noire, sans lune. Une petite brume légère commençait à envelopper les lieux. Non loin de la voiture du guetteur, le faible brouillard s'était emparé d'un arbuste et le recouvrait d'un voile fin comme s'il se fut agi d'un spectre. L'ambiance aurait glacé le sang des moins courageux, mais, en raison de sa forte alcoolisation, Emmanuel Jarnais en était devenu complètement indifférent.

L'attention du prédateur se figea à nouveau sur sa proie. Emmanuel Jarnais éprouvait des difficultés à défaire le cadenas qui liait son cyclomoteur à un réverbère. Après plusieurs secondes de concentration, il parvint enfin à libérer l'engin et à allumer le moteur de deux coups de pédales mollassons. Il remarqua que le feu rouge arrière du deux-roues était brisé et émettait principalement une lumière blanchâtre.

Le regard haineux ne lâchait plus la grande silhouette squelettique cabrée sur son cyclomoteur. La tension était extrême et l'homme commença à se demander si Jarnais ne s'était pas tout simplement endormi sur son deux-roues. Mais, d'un mouvement énergétique et inhabituel chez un individu aussi fainéant, il se

redressa droit comme un «i» sur sa machine et, dans un boucan infernal, le deux-roues s'éloigna doucement.

Personne ne remarqua quelques secondes plus tard, un véhicule au moteur silencieux quitter à petite vitesse, et tous feux éteints, le quartier résidentiel endormi. Sur son passage, la voiture faisait danser le voile brumeux.

Au loin, le feu arrière blanchâtre du cyclomoteur d'Emmanuel Jarnais venait de disparaître dans le premier virage de la petite route déserte qui le menait jusqu'à son domicile. Mais, il était écrit que cette fois-ci, il ne rentrerait plus jamais chez lui. Quelqu'un de diabolique en avait décidé ainsi... quelqu'un dont les crimes horribles allaient défrayer la chronique.

*

Quelque part entre les villes de Saint Avé et Vannes, 23h10.

L'alcool rendait Emmanuel Jarnais insensible à la fraîcheur piquante de cette nuit de septembre. Il circulait péniblement sur le petit axe envahi par le brouillard. Les conditions atmosphériques s'étaient empirées en peu de temps. La brume s'épaississait à vue d'œil.

Emmanuel Jarnais avait réduit sa vitesse car l'alcool, l'absence de lignes blanches sur la chaussée et la mauvaise qualité de son éclairage ne lui permettaient pas de savoir s'il se situait réellement sur le bord de la route. Il fendait lentement les nuages vaporeux qui aussitôt reprenaient leur forme derrière lui comme s'ils l'avalent goulûment. Son feu arrière rouge et blanc s'agitait comme un lampion tenu par une âme perdue dans cette mélasse humide.

Jarnais commençait à pester. Les gouttelettes imprégnaient ses vêtements et le froid le fit frissonner. Il se remonta le moral en se convainquant qu'il lui restait moins de dix minutes avant de regagner son domicile où il se réchaufferait le corps d'une rasade de whisky.

Emmanuel Jarnais savait aussi qu'il ne se coucherait pas tant qu'il n'aurait pas fumé son joint habituel de haschisch. Avec les années, il en était devenu un grand consommateur. Dernièrement,

il s'en était fait remettre une quantité assez importante par son fournisseur, mais il ne l'avait toujours pas payé. Emmanuel se souciait de cette situation car il était incapable de régler sa dette. Et dans ce milieu, mieux valait ne pas trop tarder à rembourser car les conséquences pouvaient être terribles.

La lueur des phares d'une voiture le sortit de ses pensées. Il n'était pas mécontent qu'un véhicule arrive derrière lui. Il allait pouvoir bénéficier de son éclairage. Jarnais constata même avec plaisir que le conducteur de la voiture ne semblait pas pressé de le doubler. Il voyait presque la route comme en plein jour. Il espérait maintenant que la voiture reste derrière lui. Aussi, se mit-il à zigzaguer davantage afin de dissuader définitivement l'automobiliste de le dépasser.

— C'est ça ! Vas-y ! Fais ton malin, oiseau malfaisant ! Quelques centaines de mètres encore et ton cauchemar va débiter !

Les deux véhicules continuèrent ainsi à se suivre. La route était déserte. Personne d'autre qu'eux ne semblait avoir voulu défier cette brume devenue très épaisse. Le brouillard se dressait comme un mur infranchissable devant les phares.

Emmanuel Jarnais finit par ne plus apprécier la présence constante de cette voiture dans son sillage. Il connaissait bien cette partie de la route et savait que le conducteur pouvait le doubler sans problème. Énervé, il se retourna sur sa selle et commença à invectiver l'automobiliste.

— Mais double, bordel ! Tu vois pas que tu m'emmerdes ! Allez dégage ! Espèce de connard !

Dans sa voiture, l'homme comprit qu'il devait agir au plus vite. Son plan était minutieusement préparé mais cette larve pouvait tout faire rater.

Jarnais laissa retomber son énervement lorsqu'il vit le conducteur de la voiture actionner son clignotant gauche. À intervalles réguliers, l'éclat orange formait une impressionnante tache colorée en suspension devant le véhicule.

— Si ces enculés de flics m’avaient laissé mon permis de conduire, je lui aurais montré, moi, à ce connard, comment on double une mob avec une bagnole ! grommela Jarnais.

Dans l’habitacle de la voiture, la tension était extrême. L’homme savait que ce qu’il s’apprêtait à commettre était le début d’un engrenage. Tuer quelqu’un n’était pas dans sa nature mais il était certain d’en trouver la force au moment décisif. Il lui était impossible de renier sa promesse. Et c’était un homme d’honneur. Depuis deux mois qu’il préparait sa vengeance, il avait eu tout le temps d’abattre une à une les moindres de ses réticences à commettre l’irréparable. Il allait maintenant passer à l’acte. Ce n’était plus qu’une question de secondes.

L’homme accéléra lentement et, au lieu de s’écarter suffisamment du cyclomoteur pour le dépasser sans risque, il se rapprocha au plus près de la roue arrière, puis il donna un petit coup de volant. Le pare-chocs heurta le deux-roues.

Emmanuel Jarnais avait toujours l’esprit occupé à invectiver le conducteur lorsqu’il ressentit le choc.

— Nom de Dieu ! Quel con ! jura-t-il.

Dans son état, Emmanuel Jarnais ne pouvait éviter la chute. Il tomba sur la chaussée sans grand dommage vu sa faible vitesse. Mais son alcoolémie aidant, il resta allongé près de son cyclomoteur. Pour un peu, il se serait volontiers endormi à même le bitume.

Il remarqua tout de même que la voiture venait de s’arrêter tout près. Il entendit le bruit discret d’une portière mais ne parvint pas à distinguer qui que ce soit. Pendant quelques secondes, Emmanuel Jarnais scruta en vain le brouillard dans l’espoir de voir à qui il avait affaire. D’une voix légèrement inquiète, il s’écria :

— Ben, qu’est-ce tu fous, espèce de naze ?? Où t’as eu ton permis ? Viens là, merde ! T’as pas vu qu’tu m’as fait tomber ? J’espère que t’as du pognon parce qu’y a sûrement des réparations sur ma mob ! Tu vas payer un max !

Pour toute réponse, il n’eut que le silence. Le moteur de son cyclomoteur tournait toujours et son regard fut capté par les

minuscules gouttelettes de la brume qui dansaient doucement devant la faible lumière jaune de son phare. Intérieurement, Emmanuel Jarnais ressentit un malaise grandissant.

— Putain... t'es qui toi ? Où tu te caches ? Montre-toi, espèce de poule mouillée !!

La voix de Jarnais était désormais empreinte d'un début de panique. L'homme, qui lentement s'approchait maintenant de lui, l'avait compris. Emmanuel Jarnais commençait à avoir peur. Son cauchemar allait pouvoir débiter. C'est le moment que choisit l'automobiliste pour se montrer.

Comme un fin voilage glissant le long d'une statue lors d'une sinistre inauguration, la brume s'écarta lentement devant la silhouette.

Les yeux de Jarnais s'écarquillèrent d'effroi en voyant l'homme s'avancer vers lui. Il se demanda si ce qu'il voyait était l'œuvre de son imagination alcoolisée ou bel et bien la réalité. Dans ce dernier cas, que signifiait cette mise en scène ? Ce qu'il voyait dépassait l'entendement.

La silhouette angoissante qui s'avançait vers lui était vêtue d'un long manteau noir qui traînait jusqu'à terre. La démarche de l'homme était lente et mécanique. Mais ce qui effrayait encore plus Emmanuel Jarnais était le masque de Blanche-Neige que l'homme portait sur le visage, le même masque que celui porté par de jeunes enfants lors des différents carnivals. À cette seconde précise, cet accoutrement prenait une toute autre dimension car ce visage blanc, ces lèvres si rouges et ces deux trous noirs d'où il ne lui était pas possible de distinguer les yeux de l'homme étaient dignes d'une scène de film d'horreur. Le cœur d'Emmanuel Jarnais battait à tout rompre. Aucun son ne put sortir de sa bouche malgré son irrépressible envie de hurler sa peur.

L'homme s'était maintenant arrêté à quelques centimètres de lui et le fixait de ses orbites vides. Emmanuel Jarnais ne remarqua qu'au dernier moment l'étrange objet qu'il tenait dans la main droite. Déjà, la fantomatique apparition le dirigeait vers lui. La formidable décharge électrique qu'il reçut à la base de la nuque ne lui permit pas d'en savoir davantage. Emmanuel Jarnais perdit

instantanément connaissance, neutralisé par la matraque électrique de son agresseur.

Dans cette nuit froide et noire, la vengeance de l'homme au masque de Blanche-Neige n'en était qu'à ses débuts. Emmanuel Jarnais n'aurait jamais imaginé que ces premiers instants de terreur n'étaient rien à côté de ceux qu'il allait connaître.

3

Emmanuel Jarnais trouva désagréable cette sensation d'être secoué dans tous les sens. Il ouvrit les yeux afin de comprendre. Du moins, le crut-il puisqu'il faisait toujours aussi sombre. Une secousse plus forte qu'une autre le fit heurter de la tête une surface rugueuse. Son premier réflexe fut de porter la main à l'endroit précis où il avait ressenti le choc. Mais, son bras était coincé. Il concentra tous ses efforts vers ce membre bloqué et réalisa immédiatement dans quelle mauvaise posture il se trouvait.

Allongé dans le fond d'un coffre de voiture, il avait les mains liées dans le dos et les chevilles ligotées. Un bâillon lui plaquait les lèvres et lui procurait une pénible sensation d'étouffement.

Tout lui revint alors en mémoire : l'automobiliste qui l'avait suivi, l'accrochage entre son cyclomoteur et le véhicule, sa chute et surtout cet homme... Au souvenir de ce long manteau noir surmonté d'un masque de Blanche-Neige angoissant, Emmanuel Jarnais comprit que quelque chose de terrible allait se produire. Une peur panique le saisit aussitôt. Il trembla de tous ses membres. La terreur qui le gagnait décupla le peu de force qu'il possédait de sa médiocre condition physique. Il tenta de se défaire de ses liens en se contorsionnant dans tous les sens. Il chercha même à fracturer l'ouverture du hayon mais tous ses efforts demeurèrent infructueux.

Rassemblant ses dernières forces, il mit toute sa hargne et son désespoir dans un cri qu'il aurait voulu faire entendre à des centaines de mètres à la ronde. Mais, ses tympanes ne captèrent qu'un faible son aigu vite étouffé par ce maudit bâillon. Incapable

d'évacuer sa peur, il se savait désormais à la merci de l'inconnu au masque de Blanche-Neige.

Qui était-il ? Que lui voulait-il ? Des larmes chaudes de panique coulèrent abondamment sur ses pommettes saillantes. L'alcool n'avait plus aucun effet sur Emmanuel Jarnais. Son angoisse l'avait complètement dégrisé. Seconde après seconde, il guettait tous les signes d'activités qu'il pouvait déceler à l'intérieur de l'habitacle. Peut-être étaient-ils plusieurs ? C'est alors qu'un soulagement immense l'envahit. C'était évident ! Toute cette mise en scène ne pouvait être que l'œuvre de cet idiot de Tanguy. Il l'imaginait mort de rire au volant de sa voiture, fier de sa nouvelle blague.

— C'est pas vrai ! Si c'est lui, il peut être sûr qu'il va le regretter ! pesta-t-il intérieurement.

Mais, son réconfort fut de courte durée lorsqu'il se souvint de l'épisode de la matraque électrique. Peu habitué à travailler, le cerveau d'Emmanuel Jarnais fonctionnait malgré tout à plein régime. Il s'accorda à reconnaître que, même en blaguant, Tanguy n'aurait pas fait usage d'un tel ustensile. Cette évidence lui provoqua une nouvelle panique. Quelqu'un lui en voulait et, apparemment, il ne plaisantait pas.

Il se convainquit alors qu'il pouvait s'agir de son fournisseur de drogue. Il reconnut lui-même qu'il avait trop tiré sur la corde en abusant de lui comme il l'avait fait mais il allait tout arranger en remboursant sa dette dès le lendemain. Il ne savait pas jusqu'où cet enlèvement allait le mener mais il était sûr que la personne qui était au volant portait ce masque uniquement dans le but de faire une allusion évidente à la drogue. La neige était un des surnoms de l'héroïne et comme il s'agissait d'une poudre blanche, Blanche-Neige était tout à fait appropriée.

Emmanuel Jarnais cessa toute réflexion lorsque la voiture s'arrêta. Le conducteur coupa le contact. Plusieurs secondes s'égrenèrent dans une angoisse croissante. Puis, un léger cliquetis sourd indiqua à Emmanuel Jarnais que l'occupant du véhicule venait d'ouvrir sa portière. Il sentit des gouttes de sueur froide

s'échapper de tous les pores de son corps. Il allait peut-être bientôt savoir qui était son ravisseur et ce qu'il lui voulait.

Depuis l'arrêt de la voiture, il était resté immobile, guettant le moindre bruit. Il n'entendit rien jusqu'à ce que le déclic de la serrure du coffre le fit sursauter. Une boule d'angoisse lui brûla la poitrine.

Muni d'un système d'ouverture télescopique, le hayon du véhicule s'ouvrit lentement, dévoilant ainsi peu à peu l'homme qui se tenait debout à l'extérieur. La même vision d'horreur s'offrit aux yeux d'Emmanuel Jarnais. Un énorme frisson lui parcourut le corps.

— Mmhh ?! Mmhhmmhh ?!

Malgré son bâillon, Jarnais tentait de s'adresser à son ravisseur. Dans son esprit, ses questions étaient pourtant très claires :

— Qui êtes-vous ?! Qu'est-ce que vous me voulez ?!

Pour toute réponse, l'homme au masque de Blanche-Neige l'empoigna violemment et le sortit sans difficulté du coffre de la voiture. Emmanuel Jarnais se sentit littéralement soulevé. Sans nul doute, son agresseur possédait une force hors du commun. Jarnais comprit qu'il valait mieux se montrer coopératif. Aussi, n'opposa-t-il aucune résistance. Il se laissa extraire du coffre, puis traîner sur quelques mètres pour finir par se laisser plaquer contre quelque chose de froid.

À bien y regarder, il s'aperçut qu'il s'agissait en fait d'un pilier de fer sur lequel reposait un immense portail à hauts barreaux. L'endroit était désert, sans éclairage, sans bruit. Seuls les phares du véhicule du ravisseur apportaient une lumière blafarde mais l'épais brouillard ne permettait pas d'en distinguer le lieu précis. Cela ressemblait à l'entrée d'une usine ou d'un entrepôt mais, de son pilier, Emmanuel Jarnais ne parvenait pas à savoir où il pouvait se trouver.

— Ne bouge pas... sinon...

Jarnais fut terrassé par les premières paroles froides et à peine perceptibles que son agresseur venait de prononcer à son oreille gauche. Elles s'étaient échappées du mince orifice représentant la

bouche outrancièrement rouge de Blanche-Neige. Il adopta la prudence et continua, la gorge sèche, à se montrer coopératif. Il remarqua que le manteau noir de son agresseur lui recouvrait ses chaussures et que l'homme portait des gants noirs. Seul le visage blafard et maladif de Blanche-Neige tranchait le sombre déguisement de l'être inquiétant.

L'homme se pencha au-dessus d'un petit sac qu'il avait préalablement posé à terre et dont l'ouverture de la glissière émit un bruit aigu et sinistre en ces lieux silencieux. Il en sortit un long cordage blanc. Grâce à l'un des embouts, Emmanuel s'aperçut avec étonnement qu'il s'agissait d'un cordon d'antenne de télévision. D'abord intrigué, Jarnais comprit rapidement que ce câble allait permettre à son kidnappeur de l'attacher au pilier. Persuadé que cela jouerait en sa faveur, il persista à n'opposer aucune résistance. S'il avait su...

L'inconnu ligota sa victime avec une telle force que le lien lui comprima douloureusement les jambes ainsi que les épaules. Bizarrement, sa poitrine avait été épargnée. En effet, le cordon passait directement de la région du plexus aux épaules. Pour autant, Jarnais ne pouvait absolument pas esquisser le moindre mouvement.

Le masque de Blanche-Neige lui fit alors face. Pendant plusieurs secondes, le ravisseur resta immobile, inquiétant davantage Emmanuel Jarnais. Puis, lentement, l'homme s'approcha de l'oreille de sa victime. De la même voix chuchotée et glaciale, il commença à lui raconter son histoire, une histoire somme toute relativement banale jusqu'à ce terrible jour où leurs routes s'étaient croisées. Il lui demanda :

— Tu te souviens du vélo orange ?... Le vélo orange... Dis-moi que tu t'en souviens... Eh bien, ce vélo orange... c'était le mien !

En prononçant ces mots, les yeux d'Emmanuel Jarnais s'écarquillèrent. L'effroi se lisait dans son regard. Il venait de comprendre qu'il allait devoir payer une faute qu'il avait commise vingt-quatre ans auparavant. Il comprit aussi que cet homme ne

voulait pas seulement l’effrayer mais se venger. Il voulait sa mort !

À cette évidence, Emmanuel Jarnais voulut pousser un hurlement de terreur. Il commença à tout mettre en œuvre pour se défaire de ses liens mais il savait aussi que cela était un combat perdu d’avance. Il y mit toute l’énergie du désespoir dans cette énième tentative mais, à bout de force, il finit par se résigner. Il adressa un regard implorant à son futur assassin. Par les deux petits orifices du masque, il put alors distinguer les yeux fixes emplis de haine de son bourreau.

Désespéré, il regarda son ravisseur se pencher à nouveau au-dessus du sac de toile bleue. Il en ressortit une paire de ciseaux. Sous les yeux effarés et fous d’inquiétude de sa victime, il découpa, en un parfait carré d’une dizaine de centimètres de côté, la chemise vert pomme à rayures marron de Jarnais au niveau du cœur. Ceci fait, il plaça le bout de tissu dans l’une des poches de son long manteau noir et replaça tranquillement sa paire de ciseaux dans son sac.

Une nouvelle fois, l’homme se rapprocha lentement de l’oreille de sa victime et lui murmura :

— Emmanuel Jarnais, pour vos pêchés, la sentence que nous avons décidée pour vous est... la mort !

Jarnais sut qu’il ne lui restait plus que quelques instants à vivre. Il revit instantanément de nombreux clichés de sa vie mais surtout, il revit avec netteté ce qui s’était déroulé ce fameux jour de mai mille-neuf-cent-quatre-vingt-quinze. Il comprit qui devait être cet homme dont il n’avait jamais su le nom.

Il tenta une dernière fois avec désespoir de se détacher pour fuir, fuir ces lieux lugubres, fuir cet homme, fuir sa mort... Mais, plus rien ne pouvait le sauver. Sa respiration devint rapide et haletante, la même que celle d’un taureau furieux. Ses narines enflaient de façon fulgurante et ses joues se creusaient violemment à chaque inspiration. Son cœur s’emballa au point de risquer la rupture.

L'homme profita de ce moment de panique chez sa victime pour sortir de son sac un long morceau de bois bien droit d'une quarantaine de centimètres.

— Tu te souviens de la branche de chêne ?... lui demanda l'homme avec le même timbre de voix.

La peur que connaissait Jarnais laissa la place à l'épouvante. Bien sûr qu'il se souvenait de la branche de chêne, mais il n'avait que quinze ans ! Il ne savait pas ce qu'il faisait ! Il n'était qu'un enfant !

— Regarde ! Regarde ce morceau de bois ! C'est du chêne ! Et il est pour toi !

L'écorce du long morceau de bois avait été soigneusement enlevée. Mais, ce qui glaça le sang d'Emmanuel Jarnais était l'une des deux extrémités. Elle avait été taillée en une pointe extrêmement effilée. Il comprit immédiatement de quelle façon horrible cet homme comptait lui donner la mort.

Il fut surpris de voir son agresseur s'accroupir à nouveau devant son petit sac resté ouvert. Il ne parvint pas à distinguer avec netteté l'objet rectangulaire que l'homme venait d'en extraire. Ce dernier le posa à terre et Jarnais put s'apercevoir qu'il s'agissait d'un petit magnétophone. De son index ganté, la silhouette inquiétante pressa doucement l'une des touches de l'appareil. Lentement, il se redressa et se maintint debout, immobile, tournant le dos à sa victime. Une musique frêle et lancinante prit alors possession des lieux. Certes, il ne s'agissait pas du style de musique qu'affectionnait Emmanuel Jarnais. Il n'avait jamais aimé la musique classique. Pourtant, la mélodie qu'il entendait lui disait vaguement quelque chose. Il devait s'agir d'un air assez connu pour que cela lui rappelle quelque souvenir. L'homme au masque de Blanche-Neige se douta que sa victime était incapable de savoir que la douce mélodie qui se répandait maintenant dans l'épais manteau brumeux était *Le lac des cygnes* de Piotr-Ilich Tchaïkowsky. Elle aimait tant danser sur cet air... Elle était si belle... Elle était si gracieuse sur cette musique...

L'évidente ignorance de Jarnais fit éprouver à l'homme encore plus de mépris pour sa victime. Le ravisseur lui tournait toujours

le dos. Durant un instant, Emmanuel Jarnais crut voir l'homme au long manteau noir se balancer furtivement au rythme doux et régulier de cette musique classique où une harpe, des violons, des altos, des contrebasses et des violoncelles rivalisaient de tendresse avec des flûtes traversières, des clarinettes, des bassons ou encore des hautbois. Puis, la mélodie s'amplifia, s'accéléra, se durcit... Les percussions vinrent saccader bruyamment et de façon angoissante les notes qui s'échappaient maintenant avec violence et furie des cors, des tubas et des trombones accompagnés de tous les instruments à cordes d'un orchestre symphonique. Dans ce fracas musical, l'homme se retourna brusquement, brandit de ses deux mains le terrible bâton au bout effilé. Puis, d'un geste assuré, il apposa le bout incroyablement pointu du bâton sur la peau nue de Jarnais au niveau du cœur là où il avait préalablement découpé la chemise.

L'homme fixa le visage terrifié de sa victime qui ne cessait de lancer la tête à droite, puis à gauche comme pour hurler : NON !! Sans le quitter du regard, l'homme appuya lentement sur le bâton, très lentement. Déjà, la pointe perforait les chairs d'Emmanuel Jarnais. Un mince filet de sang suinta sur la peau blanche de la victime. La douleur que le supplicé ressentit était insupportable, inhumaine. Un hurlement de douleur s'échappa de sa gorge mais buta une fois de plus sur le bâillon qui lui obstruait la bouche. Peu à peu, au rythme effréné de la musique classique, le bout de bois s'enfonçait dans la poitrine de Jarnais. Deux centimètres, puis quatre, puis huit, doucement, inexorablement le bout pointu du bâton continuait sa progression et disparaissait de plus en plus dans le corps malingre. En quelques secondes, l'arme démoniaque du tueur perfora de part en part le cœur d'Emmanuel Jarnais.

Sachant que la musique allait prendre fin et voyant que sa victime allait bientôt mourir, l'homme enfonça d'un coup sec le bâton dans le corps martyrisé, le transperçant littéralement. À la dernière note de la composition de Tchaïkowsky, la pointe mortelle s'écrasa contre le pilier où Emmanuel Jarnais venait de rendre son dernier souffle.

L'assassin contempla son crime. Avec sang-froid, il clôtura son rituel. Il sortit à nouveau de son sac de toile bleue une pile de vêtements bien pliés qu'il posa aux pieds du cadavre de Jarnais. Puis, d'une poche de son long manteau noir, il extirpa un petit objet de couleur orange vif qu'il plaça délicatement sur le tas de vêtements.

Enfin, d'un geste mécanique, il enleva son masque qu'il ajusta du mieux qu'il put sur le visage d'Emmanuel Jarnais. Il constata qu'un filet de sang commençait à s'épaissir sur le revêtement rugueux du pilier où la mort avait figé sa victime.

Il prit une forte inspiration afin d'évacuer son propre stress. Il fut surpris d'avoir fait preuve d'autant de maîtrise dans l'accomplissement de son meurtre.

Après avoir refermé son sac où il avait replacé son magnétophone, il remonta lentement dans sa voiture. L'homme quitta les lieux de son crime sans même jeter un dernier regard à Emmanuel Jarnais dont la tête affublée du masque de Blanche-Neige reposait menton sur la poitrine.

Personne ne le savait encore, mais un meurtrier fou rôdait désormais... Et ce n'était là, que le début d'une folie vengeresse et destructrice dont le sang allait se répandre sur la région.

*

Ville de Vannes, Lundi 9 septembre, 08h00.

Au petit matin, le brouillard de la nuit avait laissé la place à un temps mitigé. Les nuages et le bleu du ciel se livraient une guerre de colonisation. Avec autant de volonté que les plus imposantes, les petites formations cotonneuses se lançaient à l'assaut du soleil. Par endroits, elles tentaient maladroitement d'obstruer de leurs frêles filaments ouatés les trouées azurées d'où filtraient de nombreux rais solaires, preuve que le combat des éléments n'était pas encore achevé.

Il s'agissait là du spectacle qui, par la fenêtre de sa salle de bains, s'était offert aux yeux à peine réveillés d'Anselin. Le ciel qu'il avait contemplé était à l'image de ce qu'il ressentait. Aux taches bleues correspondaient son enthousiasme et sa satisfaction

de reprendre le travail ; aux nuages, le désagrément de ne plus pouvoir disposer de son temps.

— Tiens ! Un revenant ! Ce n'est pas trop tôt ! On avait peur que tu ne veuilles plus revenir bosser !

— Salut, Jean-Jacques ! Comment vas-tu ?

— Moi ? C'est plutôt à toi qu'il faut demander ça ! J'ai la nette sensation que tu as du mal à te remettre de tes trois semaines de vacances !

— T'inquiète pas, c'est juste que ça fait tout drôle de remettre un pantalon après trois semaines de short ! À part cela, je suis prêt à affronter toutes les interventions que tu veux.

— Oh ! Je te rassure tout de suite, c'est très calme ces temps-ci.

— Peut-être, mais je n'ai pas envie de m'éterniser dans les bureaux. C'est trop déprimant pour une reprise.

— Pas de problème, Anselin ! On y va tout de suite ! Le temps de prendre ma sacoche et on est partis !

Anselin Garnéro et Jean-Jacques Cavalli étaient comme deux frères. Leurs douloureux passés les avaient instinctivement rapprochés. Ils étaient l'un pour l'autre un ami, un équipier, un confident. Comme si cela n'était pas suffisant, l'affaire du tueur fou de Ploëren et le sacrifice de Cavalli les avaient définitivement soudés.

Joignant le geste à la parole, Cavalli s'était prestement emparé de ses affaires et avait posé professionnellement sa casquette sur ses cheveux grisonnants.

— Bien, où m'emmènes-tu Jean-Jacques ?

— On va commencer par le lotissement des trois frégates à Saint Avé. Il paraîtrait que des jeunes s'y réunissent de plus en plus tard le soir. Le voisinage commence à s'en plaindre, notamment un type qui nous a appelés trois fois à ce sujet. C'est d'ailleurs lui que l'on va voir ce matin. Ensuite, il faudrait que j'aie entendu un type à Larmor-Baden au sujet d'une escroquerie sur Internet...

— Quoi ?! Tu as un dossier qui concerne Internet ? Toi ? Mais, tu as horreur de l'informatique ?

— Peut-être ! Mais le jour où en Gendarmerie nous aurons le choix de nos enquêtes tu me feras signe !

— Ho, ho, ho ! Le gendarme Jean-Jacques Cavalli s'intéresse à Internet !... On aura tout vu ! se moqua gentiment Anselin. En attendant, va pour le lotissement des trois frégates !

Alors que Cavalli rencontrait d'énormes difficultés à se jeter dans le flot de la circulation, Anselin mit en fonction la radio du véhicule. À ce moment précis, Anselin et Cavalli étaient à des lieues de s'imaginer qu'une nouvelle affaire inimaginable allait bientôt les rattraper.

*

Circulant à faible allure comme il en avait l'habitude, Cavalli remarqua sur leur droite, une voiture sombre de grosse cylindrée s'approcher à vive allure du panneau stop. Anselin, quant à lui, regardait à droite et à gauche sans but précis. Il fut surpris par le coup de frein et le ton outré de son ami.

— Mais, il est malade ce type ! Non mais, t'as vu ça Anselin ?! Il vient de griller le stop sous notre nez ! Ça ne va pas se passer comme ça !

En un temps record, Cavalli parvint à faire demi-tour et à pourchasser le véhicule fautif. Il actionna alors la rampe lumineuse ainsi que la sirène deux-tons.

Dans son rétroviseur, le conducteur en faute avait tout de suite compris que les gendarmes allaient se mettre à sa poursuite. Il avait hésité à prendre la fuite. Mais peut-être avaient-ils eu le temps de relever son numéro d'immatriculation ? Il savait combien il était parfois difficile d'échapper aux forces de l'ordre. Ses yeux n'avaient pas quitté le rétroviseur intérieur dans lequel il avait vu le véhicule de la Gendarmerie le rattraper à toute vitesse. Sur l'instant, une crainte indéfinissable l'avait submergé. C'était bien sa veine de se faire remarquer comme cela. Il en était arrivé à s'en vouloir lorsqu'il vit les gyrophares s'actionner et entendit la sirène lui déchirer les tympans.

Le contrevenant stoppa son véhicule sur le bas-côté et attendit que les gendarmes viennent à sa portière.

— Gendarmerie Nationale ! Bonjour, monsieur. Vous savez pourquoi nous vous avons intercepté ?

— Le stop, je suppose ?... Vous comptez me verbaliser ?

— Vous ne me laissez guère le choix.

— Je comprends... mais, je suis médecin et je suis pressé.

— Ce n'est pas une raison ! Vous êtes bien placé pour savoir les conséquences dramatiques de tels comportements sur la route ! Cela dit, je vais faire le nécessaire pour vous retarder le moins possible ! fit Cavalli intransigent. Remettez-moi vos papiers. J'ai juste besoin de votre identité, date de naissance, domicile, enfin tous les renseignements habituels !

— Je m'appelle Jean-Yves Dutour, né le quinze mai mille-neuf-cent-quatre-vingt-deux. J'habite à Saint Avé, 11 impasse des Sternes. Je suis neurochirurgien à l'hôpital de Vannes.

— Vous êtes propriétaire de ce véhicule ?

— Oui, je viens de l'acheter. Il est encore au nom du garage.

— Voilà ! Comme promis, je ne vous retarde pas plus longtemps. Voici votre contravention. Et à l'avenir, tâchez d'être plus prudent. Vos patients ont certainement encore besoin de vous. Nous allons vous remettre en circulation en toute sécurité. Attendez nos injonctions pour repartir.

Fortement contrarié, Jean-Yves Dutour ne demanda pas son reste. De plus en plus mal à l'aise, il fallait qu'il s'en aille.

Anselin avait remarqué l'état de fébrilité dans lequel se trouvait le contrevenant. Il fut d'ailleurs extrêmement surpris en apprenant sa profession. Il pensait que des hommes comme lui devaient avoir plus d'assurance et de maîtrise... qu'importaient les circonstances. Anselin ne put s'empêcher d'aller à la rencontre du médecin.

— Tout va bien, Docteur ?

La question surprit Jean-Yves Dutour.

— Oui... oui... bien sûr... Tout va bien... Pourquoi cette question ?

— Excusez-moi de vous demander cela, mais quelque chose semble vous contrarier. Je ne voudrais pas que cette contravention

vous trouble plus que de raison. Ce procès-verbal n'est pas bien grave, vous savez !

— Je sais... C'est juste que j'ai une intervention importante ce matin et cela me rend un peu nerveux. C'est bien la première fois !

— Je suis sûr que tout va bien se passer. Bien, nous n'allons pas vous retarder plus longtemps. Malgré tout, nous vous souhaitons une bonne journée !

— C'est bien aimable à vous. Au revoir !

Anselin demeura perplexe. Habituellement, certaines personnes de belle situation sociale toisaient les forces de l'ordre à la limite du supportable. Or, Jean-Yves Dutour était carrément à l'opposé de cela. Il fut sorti de ses pensées par l'appel de Cavalli.

— Eh bien ! T'attends le déluge ou quoi ? D'ailleurs, à ce sujet, je ne sais pas ce que tu en penses mais j'ai comme l'impression qu'il va bientôt pleuvoir !

— Je te rappelle que nous sommes en Bretagne...

— Et alors ?... De toute façon, comme le disent certains : « Ici, il ne pleut que sur les cons ! »

En effet, d'imposants nuages commençaient à assombrir le ciel. Il allait être neuf heures et le plaignant du lotissement des trois fré gates allait finir par s'impatienter.

En s'éloignant, Jean-Yves Dutour n'avait pas quitté des yeux le véhicule de la Gendarmerie. Il était évident que le gendarme avait ressenti sa nervosité. Il s'en voulait de lui avoir laissé transparaître son stress. Son aversion pour les forces de l'ordre avait été trop palpable. Lorsque le véhicule des gendarmes ne devint plus qu'une petite tache bleue dans son rétroviseur, le neurochirurgien put enfin se sentir mieux.